

La fille sans qualités - Juli ZEH - Actes sud - mai 2007 - Extraits

"Assis comme ils l'étaient, à l'avant deux adultes, à l'arrière une jeune personne protégée par ce gilet pare-balles acoustique qui caractérise la jeunesse, on aurait pu les prendre sans difficultés pour une famille sur la route des vacances. Pendant un moment, Ada joua avec cette idée, l'essaya comme on essaie un vêtement neuf et la laissa tomber en constatant qu'elle n'allait pas. Les deux occupants des sièges avant lui étaient parfaitement indifférents ; leur réunion n'avait pas davantage de sens qu'une pimpante affiche publicitaire. Sois belle. Sois heureuse. Nous sommes là pour toi. Ada sortit une machette à double tranchant, la brandit à deux mains et fendit la tête de Mme Smutek qui éclata comme une pastèque bien mûre en faisant gicler, à peine l'écorce crânienne ouverte avec fracas, son contenu rosé et aqueux sur l'appuie-tête, le tableau de bord et l'épaule droite de M. Smutek. Des petits morceaux et du jus dégoulinèrent sur la paroi intérieure des vitres. Ada procéda de même avec Smutek, sépara du tronc la peau et les muscles restants pour faire de la place et planta la tête de ses vrais parents aux endroits libérés. Sa mère regardait rigoureusement droit devant elle ; ses cheveux noirs coupés au carré semblaient figés comme ceux d'un buste en plâtre à côté du chef grisonnant du général de brigade, qui se balançait doucement au rythme d'une conversation spirituelle. Comme le spectacle imaginaire des têtes parentales n'inspirait pas non plus le moindre sentiment à Ada, elle les sépara elles aussi de leurs cous respectifs et laissa les Smutek conduire en paix leur voiture familiale.

Now I will tell you what I have done for you. Fifty thou and tears I've cried.

Pendant les heures de cours, il arrivait fréquemment à Ada de brandir sa machette au-dessus des rangées d'élèves et de les décapiter comme un paysan récoltant des plants de maïs. Elle souriait en pensant à ce que psychologues, fonctionnaires du ministère et journalistes auraient dit de ces fantasmes s'ils en avaient eu connaissance : Erfurt." p.170

Ada n'avait encore jamais joué à Counter Strike et, depuis qu'elle était trop grande pour les émissions enfantines, elle ne regardait presque plus la télévision. Elle ne se sentait pas folle. Elle ne se sentait pas non plus excessivement normale, ce qui aurait été encore beaucoup plus suspect. Certes, depuis l'affaire du poing américain, elle se sentait foncièrement capable de tout ou presque, mais elle n'avait pas l'intention de décapiter un jour des gens pour de vrai. Après le massacre d'Erfurt, elle avait souffert pendant des semaines de l'impression qu'elle détenait une vérité que personne sauf elle ne comprenait. N'avoir à sa disposition ni colonne de journal, ni plateau de télévision, ni émission radiodiffusée lui donnait l'impression de porter un bâillon. Elle se consolait en se disant que la majeure partie de l'humanité n'a pas droit à la parole. Le droit à la parole, il était pour ceux qui réagissent à tout événement quel qu'il soit par le même discours stéréotypé : nous sommes choqués et profondément émus et espérons que le gouvernement prendra des mesures.

Ainsi, personne n'entendait la vérité. Personne ne disait que la nation avait des raisons de se réjouir. Qu'il y avait lieu de décréter une liesse générale et d'instituer une fête nationale parce que les forcenés comme celui d'Erfurt ne massacraient pas plus souvent le monde à la tronçonneuse. Malgré le manque d'air qui régnait dans ce pays et qui vous contraignait à une existence végétative, malgré les pédagogues insipides au PH neutre qui ne préservaient eux-mêmes aucune des valeurs qu'ils avaient jadis eu pour mission de transmettre, malgré le malentendu permanent entre libéralisme et indifférence, malgré une population dont la préoccupation première était de se taper sur les nerfs à elle-même - bon an mal an, on vivait ensemble dans une paix relative. Et personne ne se montrait reconnaissant. Ada s'enfonça plus profondément dans son siège ; sa chaleur corporelle l'enveloppait comme un duvet confortable.

"— Par un jeu de l'esprit. Imagine-toi un cadavre.

Ada fit l'effort de créer un mort, couché là, à même le sol, juste devant ses jambes étendues. C'était un homme au milieu de la quarantaine, pour tout vêtement il portait un slip. Il avait des taches noires un peu partout, comme une vache, et devait être là depuis un moment. Le froid avait pris la relève de la rigidité cadavérique. D'un simple coup d'œil, on sentait la raideur de ses membres qu'il n'était plus possible de plier parce qu'ils se briseraient.

— Tu ressens quoi ?

— Du dégoût et de la fascination.

— C'est une réaction instinctive. Tout animal a un mouvement

de recul face à un de ses congénères morts. Imagine maintenant qu'il s'agit de ton beau-père.

— C'est déjà fait." p. 219

—

"Hôfi enterra la hache de guerre sous un rire sincère, tout en étendant ses bras semblables à des ailes.

— On ne peut pas discuter avec vous, s'exclama-t-il, vous êtes terriblement démodés. Bande de nihilistes !

— C'est pire, lança Alev, soudain sérieux, depuis l'angle opposé de la pièce. Les nihilistes, eux, croyaient au moins en l'existence d'une chose à laquelle ils pouvaient ne pas croire.

— Nous, enchaîna Ada, nous sommes les arrière-petits-enfants des nihilistes." p. 261

—

"- Tu as l'intention d'étudier le droit plus tard lui demanda poliment Smutek sans se retourner ?

- Non, lui répliqua Ada, en prenant une voix de petite fille. Quand je serai grande, je serai génocideuse. Comme ça, je serai dans les sciences exactes, tout en suivant ma vocation morale. Je me spécialiserai dans les épurations éthiques." p178

"Dans cette période de transition, dans un monde sans lois, déboussolé, impénétrable, il n'y a rien de plus dangereux que le mensonge et l'hypocrisie, et rien de plus méritoire que la sincérité." p.455